

L'ANNÉE NOIRE DU TOURISME

« Davantage qu'une crise »

INTERVIEW Le sociologue Bertrand Réau estime que, par sa durée inattendue, le coup d'arrêt que connaît le tourisme pourrait produire des changements de comportements à long terme

Propos recueillis par Julien Rousset
j.rousset@sudouest.fr

Professeur au Cnam (Conservatoire national des arts et métiers), Bertrand Réau est le co-auteur, avec Saskia Cousin, de « Sociologie du tourisme », paru en 2016 aux éditions de la Découverte.

« Sud Ouest Dimanche » Quel bilan faites-vous de cet été ?

Bertrand Réau Sans surprise, les Français ont encore plus majoritairement que d'habitude passé leurs vacances dans l'Hexagone. Il ne faut toutefois jamais oublier que seule une minorité part à l'étranger. On constate donc davantage l'amplification d'un comportement qu'une révolution. Les catégories sociales qui ont dû le plus modifier leurs habitudes de voyages sont les « CSP + ». Ce sont elles qui cumulent souvent séjours en France et à l'étranger. Par ailleurs, on observe logiquement – les liaisons aériennes étant suspendues ou aléatoires – une chute d'affluence dans les sites très dépendants de la fréquentation internationale, américaine, asiatique. Je pense au château de Versailles, à Paris, au Louvre... C'est une sacrée difficulté pour la France.

Pourquoi ?

Parce que le développement du tourisme international était une priorité dans la stratégie du gouvernement ces dernières années. On se souvient de l'objectif des 100 millions de visiteurs étrangers



Bertrand Réau. PHOTO LISE

par an, posé en 2014. Ce n'est pas pour rien que le secrétaire d'État au Tourisme a été rattaché au ministre des Affaires étrangères.

Le surtourisme est de facto en suspens. Pensez-vous que c'est un passage à vide provisoire, ou qu'on va changer de pratiques ?

Je me méfie de l'idée de « rupture », des projections sur « le monde d'après »... Ceci étant, personne, en mars, n'imaginait que la crise sanitaire allait durer si longtemps. Emmanuel Macron dit à présent que « nous en avons, avec le virus, au moins jusqu'à l'été 2021 ». Sur une telle durée, on ne peut plus parler de crise. C'est un coup d'arrêt qui, par son inscription dans le temps, pourrait produire des effets durables.

Lesquels ?

Il survient à un moment où on parlait de plus en plus, depuis quelques années, des effets négatifs liés au surtourisme, comme la pollution, la saturation de certains



Les Français ont plus majoritairement passé cet été leurs vacances dans l'Hexagone – ici au Pays basque, à Anglet. PHOTO ARCHIVES ÉMILIE DROUINAUD/« SUD OUEST »

lieux, la captation des logements par le marché touristique... La prudence sanitaire a accéléré la mise en œuvre de mesures qui commençaient à apparaître : fixer des jauges pour limiter la concentration de visiteurs, rendre obligatoires les réservations sur Internet... Ces règles semblaient exceptionnelles il y a un an, elles sont en train de se généraliser. De plus en plus de sites diversifient leur offre pour éviter que tout le monde vienne à la même heure. Ils proposent des circuits thématiques, des animations pour les enfants... Les contraintes liées à la sécurité sanitaire peuvent se transformer en nouvelles normes.

Que représente aujourd'hui le tourisme « écoresponsable » ?

C'est une petite niche, mais ceux qui pratiquent sont souvent assez militants et diffusent activement ces valeurs.

Que pensez-vous de l'expression « tourisme de masse » ?

Je ne l'utilise jamais. Elle est très connotée socialement, très descendante. Le « tourisme de masse », c'est la façon dont les classes supérieures parlent du tourisme des classes moyennes ou des classes populaires. Et c'est toujours l'autre...

L'enjeu, aujourd'hui, c'est justement de repenser le tourisme

plus collectif (les villages de vacances, les campings) pour éviter la surfréquentation.

Le grand risque est que les nouvelles normes creusent encore les inégalités. Qu'au nom de la distanciation, par exemple, certaines plages deviennent privées...

Le tourisme est une activité très valorisée. Peut-être faut-il lever un peu le pied...

On peut en tout cas s'interroger sur les fonctions sociales des vacances.

Pourquoi avons-nous tant besoin de cette soupape, de ce moment de relâchement ? Pourquoi voulons-nous si souvent partir ?

Un gros problème avec les équilibres naturels



Il a fallu les gondoles à l'arrêt et les touristes oubliés dans Venise confinée pour rendre leur clarté disparue aux eaux du Grand Canal. AFP

ENVIRONNEMENT Pollutions ou émissions de gaz à effet de serre, les impacts du tourisme sont majeurs

L'eau claire dans les canaux de Venise, le silence au Mont Saint-Michel et les poubelles vides aux alentours du château de Versailles... Avec le confinement d'une bonne partie de la planète et l'effondrement durable des voyages d'agrément, on semble découvrir l'évidence : les « externalités négatives » du tourisme, c'est-à-dire ses effets problématiques sur les sociétés, sautent d'autant plus aux yeux des observateurs qu'elles ont disparu en bien des endroits au fil de cette année épidémique.

Les impacts du tourisme à l'époque pré-Covid ont été bien documentés ces dernières années. Selon une étude publiée en mai 2018 dans la revue scientifique « Nature Climate Change », le secteur est à l'origine de 8 % des émissions mondiales de gaz à effet de serre et son empreinte est grandissante. Elle a augmenté de 15 % entre 2009 et

2013. Si on ne dispose pas encore de chiffres fiables sur les années plus récentes, on peut penser que la tendance est de plus en plus marquée avec l'explosion du tourisme corrélée au transport aérien low-cost et à la soif de voyage d'une nouvelle classe moyenne asiatique.

« La plage », du paradis à l'enfer

Le modèle a beau être très rémunérateur à court terme pour les territoires qui s'y adonnent, il est manifestement insoutenable à l'échelle macro. Jusqu'à maintenant, il était surtout dénoncé pour ses effets locaux et visibles à l'œil nu (contrairement au carbone atmosphérique).

Les exemples sont légion. En juin 2018, les autorités thaïlandaises ont dû se résoudre à interdire Maya Bay, près de Phuket, le site paradisiaque où a été tourné le film « La Plage » il

ya vingt ans, avant la déferlante des touristes et de leurs papiers gras. Les fonds marins et les coraux y sont tellement dégradés qu'il faudrait des années de mise sous cloche pour espérer une restauration des écosystèmes.

Même aux îles Féroé

À l'autre bout du monde, les îles Féroé ont décidé de fermer leur territoire – c'est un archipel danois de l'Atlantique nord – aux touristes pendant un week-end du mois d'avril. Objectif : laisser la nature respirer et profiter de l'interlude pour mener des travaux de protection de l'environnement. L'épidémie a réglé l'affaire. Le déséquilibre n'en est pas moins patent : 50 000 habitants, 110 000 visiteurs en 2018 sur un confetti battu par les vents où personne n'aurait songé à passer ses vacances il y a vingt ans.

La surfréquentation de sites fra-

giles – et donc prisés – a souvent des conséquences sous-estimées. En Australie, le défilé des énormes bateaux qui mettent à l'eau des bataillons de touristes palmés a des effets manifestes sur la santé de la Grande Barrière de Corail. Les accompagnateurs ont beau interdire à leurs clients de toucher et de briser des morceaux de corail, les coups de palme malencontreux sont vite arrivés.

C'est tout le paradoxe : les dommages à l'environnement sont aussi le fait de touristes a priori sensibles à la préservation des espaces naturels (qui ne le sont plus vraiment aux périodes les plus fréquentées). À l'été 2019, la lubie d'un Anglais qui avait monté son rameur au sommet du Mont-Blanc pour y faire de l'exercice avait fait scandale. Il avait abandonné sa machine en haut.

Jean-Denis Renard